

Michel Bousseyroux

Position du symptôme *

Mon propos de ce soir est de vous faire entrer dans quelques chicanes du séminaire *R.S.I.*, aux fins de vous faire un peu mieux saisir, je l'espère, ce qu'est le penser borroméen de Lacan.

Ce titre, « Position du symptôme », se veut faire écho à celui de « Position de l'inconscient » des *Écrits*. Dans ce texte, pour Lacan, il est question tant de prendre position sur ce qu'est et n'est pas l'inconscient que de le situer à sa juste place. La position de Lacan, c'est que « les psychanalystes font partie du concept de l'inconscient puisqu'ils en constituent l'adresse ¹ » et que donc le champ de l'inconscient « prend siège à la place de l'analyste, entendons-le littéralement : dans son fauteuil ² ». Thèse que rectifient quelque peu les discours, quand Lacan dit dans *Télévision* ³ que, loin de fonder son idée de discours sur l'*ex-sistence* de l'inconscient, c'est l'inconscient qu'il en situe, d'*ex-siter* comme réel au discours analytique. Donc, pas tout à fait dans le fauteuil de l'analyste, l'inconscient, puisqu'il *ex-siste* à son discours et à la place du semblant qu'il y occupe.

L'analyste symptôme comme aide contre

Deux ans plus tard, en 1976, c'est à sa position de symptôme que Lacan identifie finalement le psychanalyste. Le symptôme a à prendre siège dans le fauteuil de l'analyste en tant que c'est pour autant qu'il est un symptôme qu'il peut « fournir une aide ». Cette aide, comme Luis Izcovich l'a fort bien montré, est *une aide contre la névrose de transfert*. L'analyste symptôme ne prête pas sa personne au

* Séminaire École du 27 mars 2008. Que Xavier Doumen soit ici vivement remercié du mal qu'il s'est donné pour réaliser les dessins des nœuds.

1. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 834.

2. *Ibid.*, p. 842.

3. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 26.

transfert. Comme symptôme, il se tient là où il n'y a pas de transfert du transfert, là où il n'y a pas de sujet supposé savoir du sujet supposé savoir. Car ce qu'il prend à sa charge, c'est le vrai trou de la structure comme sans garantie, ainsi que Lacan vient à l'énoncer pour répondre à une question où il lui est demandé si la psychanalyse est une aide contre, au sens où André Chouraqui traduit la Genèse (2, 18) en faisant dire à Dieu : « Il n'est pas bien pour le glébeux d'être seul ! [Le glébeux, c'est Adam, dérivé d'*adamah*, la glèbe.] Je ferai pour lui une aide contre lui. » « Le psychanalyste, répond Lacan, est une aide dont on peut dire que c'est un retournement des termes de la Genèse, puisqu'aussi bien l'Autre de l'Autre, c'est ce que je viens de définir à l'instant comme, là, ce petit trou. » Et il poursuit : « Que ce petit trou à lui tout seul puisse fournir une aide, c'est justement en cela que l'hypothèse de l'inconscient a son support. L'hypothèse de l'inconscient, Freud le souligne, ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en cela que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut s'en passer à condition de s'en servir⁴. »

Si donc aide à fournir il y a, pour l'analyste, il ne peut s'agir pour Lacan que d'une aide qui retourne les termes de la Genèse, soit d'une *aide contre Lui, contre le Dieu-garant qui fait le partage entre la vérité et le mensonge, celui qui existerait s'il y avait l'Autre de l'Autre*, alors qu'à cette place où est attendue la garantie de l'Autre *symbolique* il n'y a que ce petit trou qui est le « vrai » trou de la structure, que Lacan note $J\bar{A}$ et où l'inconscient réel a son support.

Dans l'esprit de Lacan, à lire cette leçon du 13 avril 1976, le psychanalyste est donc un symptôme en ceci qu'il fournit une aide pour se passer de l'hypothèse de l'inconscient freudien en tant qu'il revient à « supposer le Nom-du-Père, c'est-à-dire Dieu ». Cela signifie que par symptôme il convient d'entendre ici ce qui résulte d'une analyse réussie, réussie au sens d'avoir réussi à *prouver* que du Nom-du-Père on peut, au lieu de servir à son sacerdoce, *s'en servir de symptôme*, au sens où là, le symptôme, *ça sert d'os ! Os dont l'analyste a à se servir, comme de la côte prise au glébeux de la Genèse, mais pour fournir une aide contre le service du Nom-du-Père.*

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, 1975-1976*, Paris, Seuil, 2005, p. 136.

De 1964 à 1976, de l'hypothèse de l'inconscient qui prend siège dans le fauteuil de l'analyste à *l'aide fournie par l'analyste symptôme contre le service religieux que Lacan associe à cette hypothèse*, cela fait un sacré retournement. Il trouve sa raison dans la façon dont Lacan, dans son séminaire *R.S.I.*, va mettre l'analyse à l'épreuve du borroméen. En suivre le chemin et ses embûches est nécessaire pour comprendre où il en arrive. On s'aperçoit que Lacan a dû d'abord mettre à l'épreuve du borroméen Freud, son hypothèse de l'inconscient et ce qui la fait tenir, le Nom-du-Père, avant de pouvoir définir, le 11 mars 1975 – reprenez cette date charnière, qui amorce le virage de *R.S.I.* –, la juste position du symptôme, comme se couplant avec le symbolique, qu'il finit par identifier à l'inconscient. Comment et pourquoi ce couplage finit-il par s'imposer à Lacan et surtout qu'est-ce qu'un tel positionnement présuppose ? Je vais vous dire ce que ma re-lecture de *R.S.I.* me permet de répondre.

Position du symptôme et de l'inconscient : la ronde

Par où Lacan entre-t-il dans le borroméen, dans la problématique que le borroméen génère ? Il y entre par *le minimum*, par le borroméen minimal. Le minimum du borroméen, c'est 3, les 3 ronds de R, S, I, où le rond du réel surmonte en deux points le rond du symbolique et où l'imaginaire passe *sous* celui qui est dessous, S, et *sur* celui qui est dessus, R. Lacan part donc de ce qu'on pourrait appeler l'hypothèse lacanienne, voire le pari lacanien : soit l'hypothèse, le pari qu'il en suffit de 3. Les trois dimensions de R, S, I suffisent à faire le parlêtre, à en effectuer la structure, sans qu'il soit nécessaire de faire « le nœud père », ainsi qu'il appelle le nouage borroméen au quatrième rond.

Ce pari, Lacan va se rendre compte au cours du séminaire *R.S.I.* qu'il n'est pas tenable et conclure avec Joyce dans *Le Sinthome* qu'il en faut un quatrième pour que les trois ne se confondent pas par une mise en continuité paranoïaque. Ce pari, cette hypothèse, est donc une première version du « se passer du père », pris au sens du « se passer de son quatrième rond », la seconde version qui se formule dans *Le Sinthome* correspondant à un « s'en passer » à condition de se servir du symptôme comme d'un sinthome qui nomme – faute du père, faute que le père n'ait pu le faire – ce que le symbolique ne peut *par lui-même* nommer et qui concerne la jouissance. Car le

quatrième rond du nouage borroméen à quatre a une fonction bien spécifique, qu'on dit de suppléance et qui est plus précisément une fonction de nomination. Il nomme ce qui manque dans le nouage au troisième rond pour que les trois ronds de R, S et I soient les trois noms premiers, soient *les trois Noms-du-Père premiers*. Il n'y a d'ailleurs pas que le symptôme qui puisse assurer cette fonction de nomination, l'inhibition, l'angoisse et le fantasme le peuvent aussi.

En ce qui concerne la nomination par le symptôme, elle porte sur le symbolique pour une raison qui tient à la *position topologique* qu'il occupe *par rapport au symbolique*, à savoir que leurs deux ronds forment un *couple*. $\Sigma + S$, symptôme et inconscient, explique Lacan en 1975 dans sa conférence au MIT, « ça fait cercle, vis sans fin, ronde ». « En interprétant, nous faisons avec le Σ circularité. » Notons surtout qu'en s'enlaçant à l'autre circularité que fait $R + I$, c'est le vrai trou de la structure, celui de $J\bar{A}$, que *vérifie* comme bien réel ce cercle de $\Sigma + S$. *C'est dire que sans le symptôme, sans ce $\Sigma + S$, on ne peut vérifier la structure.*

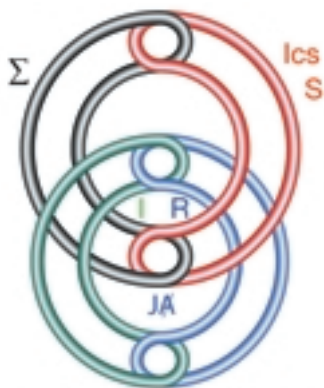


Fig. 1 : la ronde du symptôme et de l'inconscient

Ce que corrige la réalité psychique freudienne

Le quatrième rond du symptôme ne peut se coupler *qu'avec* le symbolique. Comment cela se fait-il ? Avant de répondre, il faut d'abord remarquer que ce positionnement du symptôme n'est pas celui du quatrième rond auquel Lacan identifie chez Freud la réalité

psychique du Nom-du-Père. Voyons comment Lacan positionne cette dernière. Car l'hypothèse lacanienne, l'axiome lacanien qui est à la base du séminaire *R.S.I.* n'est pas l'hypothèse freudienne basique. Elle ne correspond pas à l'*axiome* à partir duquel Freud pose le *théorème* du complexe d'Œdipe et ce qu'il appelle réalité psychique. Freud n'était pas lacanien : du réel, du symbolique et de l'imaginaire, il avait sans doute un soupçon, mais ils ne faisaient pas, dans sa construction, nœud.

Lacan l'explique dans sa leçon du 14 janvier 1975. *Chez Freud, le réel ne surmonte pas le symbolique*, autrement dit, R, S et I ne sont pas noués de façon lévogyre, comme dans *R.S.I.* où R surmonte S en deux points (que je fais correspondre à l'Un d'exception et au $S(\mathcal{A})$). La chaîne R, S, I est chez Freud, dans sa théorie, « trivialisée » : ses ronds sont empilés, indépendants. Tel est le *premier ratage freudien*, le *lapsus premier* du nœud R, S, I. Freud rate, avec son postulat du parricide, le nœud de la vraie religion, vraie en ceci que c'est celle qui met Dieu à sa vraie place de trou, le trou de $J\mathcal{A}$. De sorte que ces trois dimensions du parlêtre que Lacan dit lui glisser comme peau de banane sous le pied sont chez Freud dénouées, empilées dans les positions suivantes : $R < I < S$.

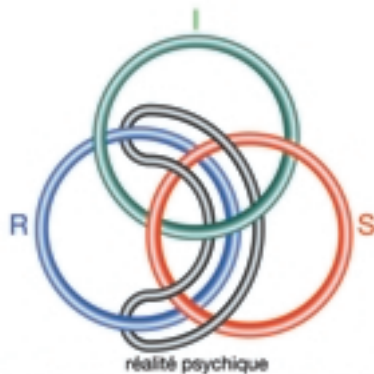


Fig. 2 : le lapsus freudien (R sous I et I sous S) corrigé par la réalité psychique

Ces trois étant à la dérive, il faut la réalité psychique, le complexe d'Œdipe pour les nouer. La réalité psychique corrige le ratage de R, S, I. Où ? *Au niveau du réel*. C'est une nomination *du réel*. Freud

nomme avec la réalité psychique, qui est une réalité religieuse et dont Lacan dit que c'est son Nom-du-Père, ce qu'il *ne peut* nommer du réel, comme plus fort que le vrai du symbolique, *que* par le recours au mythe. Tel est le nœud freudien. C'est un nœud au quatrième rond, un nœud « pépère » qui tient par le Nom-du-Père et où le Nom-du-Père comme quatrième rond supplée à un ratage du surmontement du symbolique par le réel. D'où la question que pose alors Lacan : ce quatrième rond du Nom-du-Père est-il « indispensable » ou « superflu » ? Peut-on s'en passer et, si oui, à quelle condition ?

Le symptôme comme nomination du symbolique

La condition que Lacan va cerner, c'est le symptôme. Mais, s'il arrive qu'il en parle comme d'un Nom-du-Père, il n'est pas dans la même position que le Nom-du-Père freudien, *parce qu'il ne répond pas au même lapsus de R.S.I.* Le « point d'erreur de la structure », dont Luis Izcovich nous a bien dit qu'il est la clé de la fonction du sinthome, n'est pas le point d'erreur qui est la clé de la fonction du Nom-du-Père chez Freud. Car le nœud peut faire erreur de plusieurs façons.

Et c'est là qu'intervient un autre lapsus de nouage que fait Lacan dans la leçon du 11 février 1975, où il redessine le nouage freudien par la réalité psychique *en se trompant* au niveau des passages dessus-dessous : au lieu de faire passer *I deux fois par-dessous S* comme le 14 janvier, il le fait passer *deux fois par-dessus S*, de sorte que l'empilement des trois ronds libres correspond à *R sous S et S sous I*. Tant et si bien que, tel que Lacan redessine le nouage à quatre, *la réalité psychique ne lie plus que R à S, l'imaginaire restant libre*. Lacan s'aperçoit après coup de son erreur et en parle à la leçon du 18 février. « *J'ai raté exprès, par lassitude, dit-il, tant est peu naturelle la représentation du nœud.* » *De cet acte manqué, Lacan va alors se servir pour trouver le « bon » nouage par le symptôme.* En effet, lors de cette leçon du 18 février, il redessine encore, *pour la troisième fois donc*, ce nœud raté de la nomination du réel freudien par le quatrième rond de la réalité psychique. Mais, cette fois-ci, la *position* des trois ronds empilés diffère de celle qu'il avait dessinée le 14 janvier et le 11 février. Là, R est bien dessous I, comme le 11 février, *mais S se retrouve dessous R : S < R < I. Ce qui va tout changer pour le nouage au quatrième rond.*

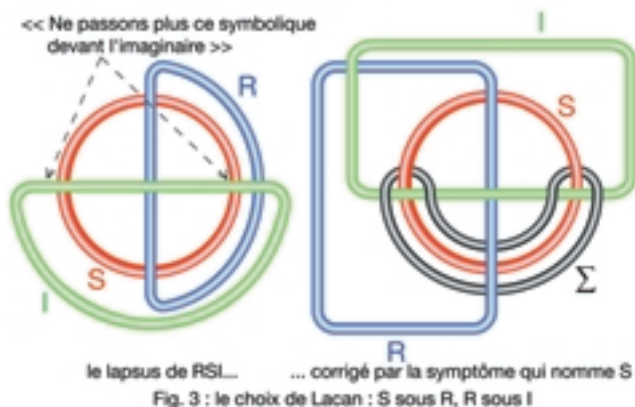
En février 1975, donc, Lacan se fait des nœuds, s'emberlificote avec ses dessins, mais l'important, le génial de cela est que c'est de là qu'il va trouver le « bon » nœud, le nœud du symptôme ! En effet, ce 18 février 1975, ayant placé S sous R et R sous I, Lacan dessine les deux façons de placer le quatrième rond : soit il borde, dessinant un croissant de lune – comme il l'avait fait les deux fois précédentes –, le réel, soit il borde le symbolique. Il s'avère, comme on peut le vérifier en fabriquant ce nouage avec des ronds de ficelle de quatre couleurs, que ces deux façons de positionner le quatrième rond *n'en sont qu'une seule* : l'une comme l'autre correspond à un nouage où *le quatrième rond fait la ronde non avec le réel mais, dans les deux cas, avec le symbolique*. Il s'agit donc non plus du nouage à quatre par le Nom-du-Père freudien dont font fonction la réalité psychique et le complexe d'Œdipe, qui nomment la défaillance du réel à surmonter le symbolique, mais du nouage à quatre par le symptôme *lacanien* comme *nommant la défaillance du symbolique*. Et c'est ce nouage-là ($\Sigma + S$) x (R + I) que Lacan retiendra le 11 mars et les leçons suivantes *ne varietur* pour toutes ses présentations du nœud à quatre, y compris jusque dans *Le Sinthome*.

Nous pouvons maintenant ne serait-ce que commencer à répondre à la question : comment se fait-il que le symptôme *ne se couple qu'avec le symbolique* ?

Du choix de Freud au choix de Lacan : pas le même lapsus

Il y a, concernant le passage au borroméen à quatre, un choix de Lacan qui diffère de celui de Freud. Et c'est sur *l'usage* du Nom-du-Père que cette différence porte, sur la façon de s'en servir. Pour Freud, *tel que Lacan l'interprète par le borroméen*, c'est le choix de s'en servir comme de réalité psychique (ou religieuse) pour nommer *le ratage du réel à surmonter le symbolique*. Pour Lacan, c'est le choix de s'en servir *comme de symptôme* pour nommer *le point d'erreur de la structure qui correspond à une défaillance du symbolique*. Ce qui ne peut être nommé *par le symbolique, à charge du symptôme de le nommer* : il est du symbolique le « désignateur rigide », comme dit Saul Kripke. Le symptôme est le désignateur rigide de ce qui du signifiant fait trou. Il est le désignateur rigide de ce que le symbolique *ne peut des noms décrire, identifier par le signifiant*.

Mais c'est ici qu'il importe de bien voir *in situ*, topologiquement, d'où procède ce choix que fait Lacan pour le symptôme pris dans cette acception. Ce choix est *déterminé* par la *position relative* des trois ronds R, S, I, tels que Lacan choisit de les présenter trivialement, c'est-à-dire libérés de l'entrelacs du nouage borroméen R.S.I., avec I au-dessus de R et R au-dessus de S, lequel positionnement est *surdéterminé* par la façon dont on a fait rater le nouage initial R.S.I. Dans le cas du choix de Freud, Lacan situait sa surdétermination *au niveau du cercle du réel*, qui, au lieu de surmonter le symbolique aux deux points où sur la mise à plat leurs cercles se croisent, passe dessous. Le choix de Lacan s'énonce ainsi le 11 mars 1975 : « Ne passons plus ce symbolique devant l'imaginaire. » C'est la façon qu'il choisit pour *défaire* le nœud en faisant passer le symbolique *deux fois sous* l'imaginaire, étant donné, dit-il, qu'il n'y a pas d'autre façon de « démontrer que le Nom-du-Père ça n'est rien d'autre que ce nœud » que de supposer ses ronds dénoués.



Je reviens encore à ma question de tout à l'heure : comment se fait-il que le symptôme ne se couple *qu'avec* le symbolique ? Cela vient de la façon dont le nœud à trois R.S.I. s'est défait. La position du symptôme comme *nécessairement* couplé au symbolique vient de la façon dont le nœud R.S.I. a raté. *La position du symptôme est déterminée par le lapsus de R.S.I. que Lacan privilégie.* La nécessité, pour

« spécifier » la structure du parlêtre, de nommer le symbolique par le symptôme provient donc de là, de ce lapsus *particulier* du nœud R.S.I. que le symptôme, comme nomination du symbolique avec lequel il fait couple, *présuppose*. Le symptôme, la possibilité qu'il soit dans cette position *bien particulière* de couplage avec le symbolique, *présuppose* une faute elle aussi *bien particulière* dans l'écriture du nœud, un lapsus *bien particulier* qui défasse le nouage, une inversion de deux passages dessus/dessous qui, en faisant venir l'imaginaire devant le symbolique, libère les trois ronds.

À quoi correspond ce lapsus de base ? À une *défaillance du symbolique par rapport à l'imaginaire*. Or, le seul fait que l'imaginaire prenne le pas, le dessus sur le symbolique a une incidence sur LOM, sur LOM de base, comme écrit Lacan dans « Joyce le symptôme », « LOM cahun corps et nan-na Kun ⁵ ». Ça le pousse à s'affairer de la sphère et à faire, comme l'a si bien dit Marc Strauss, « l'otarie ». Il fait tourner sur le bout de son nez ce qui constitue son monde, son fantasme. Mais ce n'est pas parce que l'imaginaire et sa sphéricité en imposent que ça laisse LOM quitte de l'asphère, de l'asphéricité du langage, et donc du symbolique. *Lomotarie*, comme l'écrit en un seul mot Marc Strauss, a quand même à se faire escabeau du symptôme pour réparer, sur-monter cette défaillance, cette ratée du symbolique à passer sur, devant l'imaginaire.

Récapitulons. Si Lacan conclut, dans *Le Sinthome*, à la nécessité, pour ne pas régresser topologiquement au trèfle paranoïaque, d'un nouage par le symptôme, c'est pour une raison de fond qui tient à la *non-autoconsistance* du ternaire borroméen, celle-ci se déduisant du fait que les trois ronds ne sauraient *s'autonommer*. Mais ce nœud à quatre ne se fait pas *ex nihilo*. Pour que nouage par le symptôme comme quatrième rond il y ait, il faut que les trois soient *libérés, dénoués*. Il faut donc qu'il y ait eu un *ratage* du nœud, lequel ratage *présuppose* un *lapsus*, une erreur de croisement entre deux des trois ronds (en l'occurrence S et I) qui, en faisant passer par-dessous I le rond S qui passait par-dessus, libère les trois qui dès lors pourront être renoués par un quatrième.

5. *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, coll. « Bibliothèque des Analytica », 1987.

La procédure *générique* d'extension du borroméen du 3 au 4 commence donc par ce lapsus *décidé* et dans lequel Lacan persévère *pour écrire le réel nodal* du symptôme en tant qu'il fait circularité avec l'inconscient. Notez bien qu'avec cette circularité-là il ne s'agit pas de faire l'otarie. Il s'agit de s'en servir comme de l'escabeau du *dire borroméen* du Nom-du-Père.

Des lapsus qui font rapport sexuel

Ainsi, la construction par laquelle Lacan aboutit au nœud $(\Sigma + S) \times (R + I)$ procède d'une axiomatique qui a pour axiome de choix ce lapsus décidé.

Mais il y a bien d'autres types de lapsus du nœud R.S.I. Selon que le lapsus (l'inversion du dessus-dessous) concerne *non plus deux* mais *seulement un des deux* croisements entre soit *un couple*, soit *deux couples*, soit même *les trois couples* de ronds de R.S.I., il en résultera soit un couple de ronds enlacés plus le troisième qui est libre, soit deux couples enlacés, soit trois couples enlacés. C'est dire qu'il y a des lapsus du nœud borroméen qui *réintroduisent dans l'écriture du nouage du rapport sexuel*, celui-ci correspondant à ce rapport de couple enlacé qu'ils produisent. C'est le cas des armoiries de la famille Borromée que l'on voit à Isola Bella sur le lac Majeur, qui correspondent à un faux nœud borroméen, les deux anneaux du dessus étant enlacés avec celui du dessous. Alors que Cosme de Medicis avait pour emblème un vrai nœud borroméen, qu'Alberti dessina à Florence pour la chapelle Rucellai de l'église San Pancrazio.

C'est le cas aussi de Joyce. *Chez lui, le lapsus de R.S.I. est un lapsus que je dirai clinique*, dont Lacan est allé chercher le signe dans la façon qu'a eue Joyce de réagir à la fameuse raclée. Ce lapsus *chiffre un effet de P_0* : la fonction d'exception échoue à surmonter de son réel le symbolique en un des deux points où il le faudrait. Résultat nodal de ce lapsus : réel et symbolique s'enlacent en un rapport épi-phanique et l'imaginaire va à vau-l'eau. Fort heureusement, pour renouer avec son corps, Joyce avait son ego d'artiste dont il se fit escabeau pour « joycer » de son « art-gueil » jusqu'à plus soif !



Fig. 4 : Joyce et l'escabeau de l'ego

L'identification au symptôme de l'analyste : quel nœud ?

Je me suis souvent demandé à quelle configuration nodale pouvait correspondre l'identification au symptôme de l'analyste. À suivre le fil borroméen qui conduit Lacan à parler, après Joyce, de l'identification au symptôme comme d'une modalité de fin d'analyse, on peut penser que, comme l'identification joycienne par l'ego d'artiste, elle sert à réparer un lapsus « clinique » du nouage R.S.I. en l'un de ses six points de croisement, c'est-à-dire une erreur qui porte atteinte *soit à la primauté de R sur S*, comme c'est le cas de Joyce, *soit à la primauté de S sur I*, *soit à la primauté de I sur R*.

Partant donc de l'idée que cette identification au symptôme de fin d'analyse trouve sa valeur d'usage borroméen dans le fait qu'elle sert à réparer *non pas deux* (cas du lapsus qui décide de $\Sigma + S$) *mais un point d'erreur du nœud*, demandons-nous quel lapsus clinique peut bien produire l'expérience de l'analyse sur sa fin. Et donc *quel primauté met-elle à mal dans les rapports, soit de R à S, soit de S à I, soit de I à R*? Il est clair, je crois, que l'analyse ne porte pas atteinte à la primauté du réel sur le symbolique. Bien au contraire, à la fin elle *confirme, vérifie* cette prévalence du réel sur le symbolique qui résulte de la barre mise sur l'Autre. Quant au grand I(A) de l'idéalisation qu'elle fait déchoir, ça ne signifie pas non plus que sur ce point le symbolique vienne à le céder à l'imaginaire. Ce que l'analyse sur la fin fait céder est à situer, à mon sens, dans le rapport de primauté de

l'imaginaire sur le réel qu'assurent le moi et $i(a)$. On peut considérer que la passe, *la passe par l'objet, fait chavirer, avec le fantasme, ce qui fait chasuble à l'objet (a), $i(a)$* , et que sur le nœud R.S.I. cela a pour effet qu'en un des deux points où I passe par-dessus R, *c'est le réel qui – le temps d'un éclair – prend le pas sur l'imaginaire*.

Là serait le lapsus du nœud que l'analyse pourrait produire vers sa fin. Point d'erreur fugace qui aurait passagèrement pour effet de laisser libre, dénoué, le rond du symbolique, autrement dit de désabonner à l'inconscient, s'il n'y avait l'identification au symptôme, l'analyste comme symptôme pour rétablir, *par un clip au niveau du $i(a)$* , un nouage à quatre – ce qui irait assez bien avec le fait que Lacan rapproche le « se débrouiller avec son symptôme » d'un « savoir faire avec son image ».



Fig. 5 : le savoir-faire borroméen de l'analyste-symptôme.

J'ai présenté une façon de penser le nouage terminal de l'analyste symptôme comme corrigeant un ratage, à la manière du nœud joycien et du lapsus clinique qu'il présuppose. Ce n'est bien sûr pas la seule façon – et ce n'est pas ma seule façon – de concevoir cette identification au symptôme en termes de nouage. Les séminaires qui suivent *Le Sinthome* en suggèrent d'autres, comme le retournement du tore du symptôme, qui devient enveloppant de R, S, I, ou comme le nœud borroméen généralisé de 1979. Mais je ne m'aventurerai pas jusque-là ce soir.